



Antoni Artaud à Rodez : Ressuscité ou torturé ?

Midi-Libre 09/02/2025 – Votre Week-end histoire

Le poète et comédien semblait perdu pour l'art et la raison, interné dans des asiles pendant neuf ans, dont trois à Rodez, à coups d'électrochocs. Il en est ressorti libre. Mais à quel prix ?

Arnaud Boucomont

aboucomont@midilibre.com

11 février 1943, il y a 82 ans. Le psychiatre Gaston Ferdière, directeur de l'asile de Rodez, accueille dans ses murs le dernier des poètes maudits, figure du théâtre, du surréalisme, de l'anarchisme... Ci-devant Antonin Artaud, violemment perturbé, comme perdu pour la littérature et la raison.

L'acteur et écrivain les accumule depuis des années : délire de persécution, hallucinations, paranoïa, mégalomanie, dédoublement de personnalité.

Artaud n'est plus que l'ombre de lui-même. Oubliée la gueule charismatique des années 30, dans la peau de Marat pour le film *Napoléon* d'Abel Gance ou du moine Jean Massieu dans *La passion de Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer.

L'examen d'entrée en terre aveyronnaise, à Rodez, est édifiant. « *Délire chronique extrêmement luxuriant, 46 ans, 55 kg, 8 dents.* » Il revient de l'enfer

physique et psychique. « *Il a une tête de vieillard et il a perdu ses dents à cause de la malnutrition,* raconte Mireille Larrouy, présidente de l'association Rodez-Antonin Artaud. *À partir de 1939, il est interné à l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard, en région parisienne. Les infirmiers et les médecins ont été mobilisés à la guerre. C'est la jungle totale. Les patients sont livrés à eux-mêmes. Les plus forts mangent.* » Artaud, lui, est à l'agonie. « *Il ne reconnaît pas sa mère, qui alerte le poète Robert Desnos en lui disant : "Mon fils va mourir".* »

Desnos connaît un psychiatre réputé original et poète, proche des surréalistes, autrefois Parisien et désormais Ruthénois, Gaston Ferdière (1907-1990). « *Il racontera avoir pu, dans les années 1930, rencontrer Artaud au cours de soirées organisées par le poète Robert Desnos, précisant s'être alors quelque peu méfié du personnage* », souligne Florence de Mèredieu, qui a écrit une dizaine d'ouvrages sur Artaud (dont *C'était Antonin Artaud*, Fayard, 2006).

Desnos écrit à Ferdière pour le

convaincre de recevoir Artaud, qui plus est en zone libre. Son transfert est acté. Ferdière garantit qu'Artaud « *sera bien nourri, bien traité et même qu'il jouira d'une relative liberté* ». Mais le médecin, l'un des précurseurs de l'art-thérapie, n'est pas qu'un partisan des médecines douces.

Il préconise pour Artaud, quatre mois après son arrivée, des séances d'électrochocs, une technique nouvelle réputée opérer une remise à zéro du psychisme. Torture pour les uns, traitement miraculeux pour les autres.

58 électrochocs

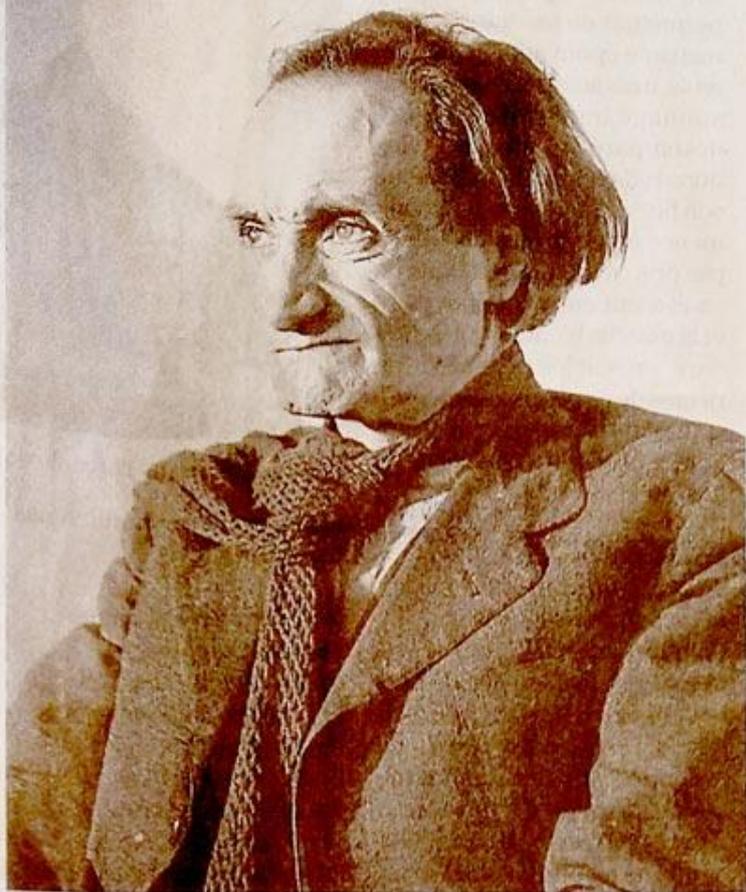
Le poète en avait déjà subies à Ville-Evrard, même si les archives sont pauvres (voire effacées) à ce sujet. Le docteur Menuau écrit en juillet 1942 à Euphrasie Artaud, la mère de l'artiste, que des électrochocs ont été tentés, sans « *modifier l'état du malade* ».

Quand Artaud arrive à Rodez, en février 1943, l'hôpital n'en est pas encore équipé. Il l'est en juin. « *On l'allonge sur un lit, on lui dégrafe le col de sa chemise, on*

Artaud ne pardonnera jamais à son médecin ce qu'il considérera toujours comme un viol et une destruction de son être profond

FLORENCE DE MÈREDIEU





Artaud après son séjour ruthénois, en 1947. DENISE COLOMBE/GRANDPALAISRMN

lui donne à mordre un caoutchouc enveloppé de compresses, écrit Olivier Penot-Lacassagne dans son livre *Vies et morts d'Antonin Artaud. Deux électrodes enserrant sa tête. Entre juin 1943 et janvier 1945, cinquante séries d'électrochocs (soit cinquante-huit au total) sont programmées. À chaque fois, Artaud proteste avec désespoir [...]. Il dit que c'est comme "une véritable disparition" et qu'il aimerait "mieux mourir tout de suite".* »

Les relations d'Artaud et de Ferdière (que l'on voit ensemble ci-contre en photo assis sur un banc) sont complexes, assure de son côté Florence de Mèredieu : « Artaud passe par tous les

sentiments : reproches, invectives, suppliques, promesses... » Ferdière voulait « réapprendre à Artaud à écrire », résume Florence de Mèredieu. « Les électrochocs seront suivis de grandes périodes de carence et d'amnésie. Artaud ne pardonnera jamais à son médecin ce qu'il considérera toujours comme un viol et une destruction de son être profond. » Un autre artiste, le Roumain Isidore Isou, lui aussi patient de Ferdière, rédige en 1970 un virulent pamphlet contre ce dernier, *Antonin Artaud torturé par les psychiatres*.

Gaston Ferdière répondra à ses accusateurs dans la revue *La Tour de Feu* (1959) : « Je

n'avais certes pas "guéri" Antonin Artaud et il était vraisemblablement inguérissable avec les ressources actuelles de la thérapeutique psychiatrique [...]. Du moins, je l'avais rendu à la vie sociale le 25 mai 1946. Du moins encore – et surtout –, j'avais rendu Artaud à la création artistique et poétique. Oui, j'ai le droit de l'affirmer en toute sérénité et sans fausse modestie : sans moi, Artaud serait mort dans la stérilité et le marasme ; sans moi, les *Lettres de Rodez* et le *Van Gogh* (*Van Gogh, le suicidé de la société* est un essai d'Artaud, NDLR) n'auraient jamais vu le jour. »

Crises mystiques

Un homme avait pu témoigner de quelques mois passés en présence du poète dans l'année 1943 : Ferdière avait accordé des permissions de quelques heures avec Denys-Paul Bouloc, un éditeur ruthénois de 25 ans, pour se promener en ville. « *Ferdière est le seul psychiatre qui m'ait traité humainement* », me dira-t-il un jour », raconta plus tard Bouloc. Le jeune éditeur tint compagnie pendant six mois à Artaud, avant de s'exiler de Rodez, soupçonné d'actes de résistance. Les choses se gâtèrent ensuite entre le patient et le médecin.

« Il ne trahissait aucun vrai délire », se souvenait Bouloc, resté tout de même marqué par ses crises mystiques et, en pleine Seconde Guerre, par ses théories d'Apocalypse.

Il se rappelait aussi cette anecdote un jour où tous les deux rendaient visite à l'imprimeur ruthénois Jean Subervie. Le poète questionna l'imprimeur : « Vous avez connu un poète du nom d'Antonin Artaud ? » « Oui, oui, je l'ai connu », répondit-il, interloqué. « Et Artaud, d'une voix sépulcrale, de proférer : "Il est mort !" »

Il meurt deux ans après avoir quitté l'Aveyron

FIN DE VIE

La consommation de drogue et un cancer du rectum l'ont emporté à 51 ans.

Après trois ans passés à Rodez, Antonin Artaud obtient enfin son bon de sortie. Il avait sollicité ses amis artistes, Dubuffet, Blin, Queneau, pour le faire sortir. En février 1946, il écrit à l'écrivain Jean Paulhan : « Je ne veux plus m'entendre dire par aucun médecin comme cela a été dit ici : "Je suis là, Monsieur Artaud, pour redresser votre poésie". Ma poésie me regarde seul et un médecin pas plus qu'un agent de police n'a aucune compétence en matière de poésie, et c'est cela que les médecins, depuis neuf ans, n'ont jamais compris chez

moi. »

Gaston Ferdière négocie comme un sas de décompression : en mars, il l'envoie dans un hôtel d'Espalion, dans le nord de l'Aveyron. « Artaud trouble, semble-t-il, la quiétude locale, raconte Olivier Penot-Lacassagne. Il chante à tue-tête, crache et renifle comme un chat en colère, déclare avoir été empoisonné au cyanure, réclame de l'opium [...]. L'hôtelier n'en peut plus. Ses clients protestent, menacent de partir. »

En mai, Ferdière consent tout de même à le libérer. Direction la clinique d'Ivry, en région parisienne, dans laquelle Artaud va passer les deux dernières années de sa vie, libre de ses mouvements.

Le 7 juin, un hommage lui est réservé au théâtre Sarah-Bern-

hardt. L'écrivain Arthur Adamov le consacre « plus grand poète vivant ». Le comédien Louis Jouvet voit en lui « un prophète », « un précurseur ». Et de fait, sa conception d'un « théâtre de la cruauté », imprégné de souffrance, de métaphysique et de transe, a marqué les générations suivantes dans l'après Mai 68, du Living théâtre aux situationnistes.

Scatologie régressive

L'heure, pourtant, est à l'inquiétude. Édenté et squelettique, Artaud a repris sa consommation de drogue. Denys-Paul Bouloc, son chaperon de balades ruthénoises, le croise à Paris. « Ne me parlez pas de Rodez, je vous en prie ! » Il le reverra une dernière fois sans l'aborder : « Méconnaissable, le visage terreux, marqué de rides et plein de tics,

Polémique et affaire Post mortem

il semblait accablé. Je n'eus pas le courage d'aller à lui et je sortis du restaurant le cœur plein de tristesse. »

« À Rodez, Artaud s'était plaint d'hémorragies intestinales et depuis lors parlait parfois de "la bête qui lui rongeaient l'anus" », précise Olivier Penot-Lacassagne. Au début du mois de février 1948, des examens révèlent un cancer inopérable du rectum.

Le 4 mars au matin, le jardinier de la maison de santé d'Ivry le trouve mort, assis au pied de son lit, une chaussure à la main. Et un flacon de laudanum vide sur le sol. La thèse de l'overdose a été avancée. Antonin Artaud, né en 1896, avait 51 ans.

Ironie du sort, « la scatologie était très présente dans ses derniers textes, probablement liée à l'effet régressif des traite-



Autoportrait d'Artaud en 1947.

ments psychiatriques », évoque Florence de Mèredieu. Un texte est resté célèbre : *La recherche de la fécalité*. « Là où ça sent la merde, ça sent l'être [...]. Je ne ferai plus jamais caca. »

UNE AFFAIRE post-mortem

ŒUVRES « A la mort d'Artaud, la chambre d'Ivry est vide, souligne Florence de Mèredieu. Ses papiers, ses dessins, ses cahiers ont disparu. Plainte est déposée par la famille. »

400 carnets : tout s'est envolé ! Suivront des procès en cascade, la famille d'Artaud, traitée de famille abusive, se disant l'objet d'une cabale. À chaque parution d'inédits, elle demandera à Gallimard de fournir les manuscrits correspondants. En vain.

« Ils réapparaissent, 45 ans plus tard, en 1994, dans la succession de Paule Thévenin, editrice des Œuvres complètes d'Antonin Artaud chez Gallimard. Ils sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France. »